

L'algèbre du besoin

Addict. Fixions et narcotextes d'Avital Ronell. Traduit de l'anglais par Daniel Loayza, Bayard, 247 p.

Marie-Ève Fleury

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fleury, M.-È. (2010). Compte rendu de [L'algèbre du besoin / *Addict. Fixions et narcotextes* d'Avital Ronell. Traduit de l'anglais par Daniel Loayza, Bayard, 247 p.] *Spirale*, (230), 42–44.

intellectuelle qui a besoin de fonds. La recherche peut apparaître désintéressée; elle n'est pas gratuite. Le Centre assure donc une coordination des travaux des groupes, une collaboration pour la réflexion sur le concept d'intermédialité ainsi que sur les pratiques d'analyse, une aide pour le développement de ces recherches (que ce soit par des bourses pour les étudiants ou par des subventions pour des séminaires, des colloques ou des invitations de professeurs). Le Centre est un organe de liaison en même temps qu'une sorte d'accélérateur de particules intellectuelles. À côté du CRI existe maintenant, à l'Université de Montréal, un doctorat en études intermédiales qui

permettra à notre réflexion collective sur les phénomènes de transmission d'être à son tour transmise à l'intérieur du système d'éducation et de favoriser de nouvelles recherches.

Quant à ma réflexion personnelle, elle s'alimente de toutes ces activités tout en conservant sa trajectoire et ses objets propres. Diriger un centre ne consiste pas à imposer ses idées sur le destin d'un concept ou les usages d'une pratique, mais à s'assurer qu'un dialogue constructif entre tous les membres puisse avoir lieu. La conception de l'intermédialité que je viens de développer ici est évidemment la mienne : je la suppose partagée dans ses grandes lignes par les membres du

CRI, certainement pas dans tous ses détails ni dans l'ensemble de ses présupposés. Je n'ai pas cherché à donner un ton neutre d'administrateur de la pensée à mes réponses. Après avoir tant parlé de franchissements de frontières, il serait assez dérisoire de prétendre maintenant en établir de fermes et de fixes. Ou alors il faut visualiser autrement l'usage des frontières : non ce qui nous enferme dans une obsession sécuritaire, mais ce qui nous oppose et nous relie. Le CRI est en fait traversé par des frontières : de disciplines, de personnes, d'objets de recherche, de désirs. Pour reprendre un auteur auquel je ne cesse de revenir, c'est un centre dont la circonférence est partout.

L'algèbre du besoin



PAR MARIE-ÈVE FLEURY

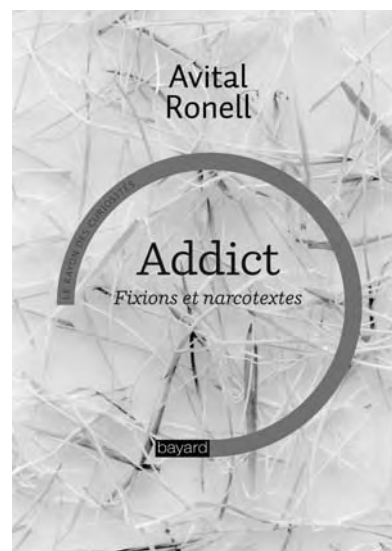
ADDICT. FIXIONS ET NARCOTEXTES d'Avital Ronell

Traduit de l'anglais par Daniel Loayza, Bayard, 247 p.

Je veux faire mal aux textes.
— Avital Ronell, *Le Monde*, juin 2009

Les livres. Davantage que le poison qu'elle avale à pleines mains et qui lui laisse dans la bouche un goût d'encre noire, les livres sont pour Emma Bovary une drogue. Elle les dévore par dizaines. Les livres et leurs promesses. Dans l'angoisse qu'elle ressent devant l'éloignement des objets de son désir, les hommes et la plénitude qu'ils incarnent pour elle, devant l'évanouissement des fantômes de son amour, elle en consomme toujours plus. Elle en développe une dépendance qui, comme toute dépendance, puisqu'elle enlève au sujet tout pouvoir de décision, la mènera à sa perte, lors de cette scène douloureuse de son agonie, où l'arsenic,

finalement, avec la mort, lui apportera une impression de plénitude — ne quitte-t-elle pas la pharmacie d'Homais « *subitement apaisée, et presque dans la sérénité d'un devoir accompli* »¹? — qu'elle aura, sa vie durant, vainement et naïvement cherchée. « *L'ivresse narcotique*, écrivaient Adorno et Horkheimer, *qui fait expier par un sommeil semblable à la mort l'euphorie qui suspend le moi, est l'un des dispositifs sociaux les plus anciens médiatisant l'autoconservation et l'autodestruction, une tentative du moi de survivre à lui-même* »². La promesse d'un bonheur ineffable associée à la perte du moi, au fait de ne plus être soi, mais l'autre, à la mort, et la peur qui



ne manque pas non plus d'y être liée placent le sujet sur la corde raide, ou plutôt sur la faite d'un mur d'où il peut décider à tout moment de se précipiter dans l'abîme ou, s'il veut y rester, de ne pas regarder en bas; sitôt qu'il porte son regard au-delà du mur, au-delà de sa ligne directrice, il est pris de vertige : le moi, s'il veut survivre, doit marcher droit

et ne pas céder à ce qu'Horkheimer et Adorno appellent « *la tentation de l'irrévocable* ». Mais celui (ou celle, dans le cas qui nous occupe) qui ne veut pas renoncer à ce bonheur, détourner les yeux de cette promesse faite à la part la moins triviale de lui-même, à ce qu'il fut longtemps convenu d'appeler « l'âme », à ce qui rêve et espère, celui ou celle-là, la « belle âme », cherche désespérément dans la matérialité de son existence ce qui pourrait rendre cette extase tangible, suppléer à ce bonheur entraperçu mais beaucoup trop inaccessible, à ce manque, comme certains l'ont déjà dénommé. À chacun, dès lors, son supplément : pour certains il s'agit de l'alcool, de la drogue, pour d'autres de l'art, d'autres encore s'accrochent à l'extase érotique ou religieuse et, enfin, certains se nourrissent de mots, d'amours passionnelles et de désirs adultères. Mariée à la médiocrité, au triste pragmatisme bourgeois — on peut, sans trop se tromper, parler d'une haine de l'esprit bourgeois chez Flaubert, d'une haine de l'esprit du temps —, cernée de toutes parts par la froideur d'esprits calculateurs, Emma Bovary, pour survivre, lit, se nourrit de fictions, rêve, jusqu'à ce qu'on l'oblige à rendre des comptes au réel.

FAIRE MAL À HEIDEGGER

Emma Bovary, selon Avital Ronell, « *faisait du deal* », créant la dépendance chez les autres et en vivant elle-même, et c'est à travers elle que la penseuse américaine tente de retracer une certaine origine — qui n'a rien de temporelle — du « corps addicté », qu'elle place bien au-delà de toute mise en marché de la drogue. « *Essentiellement un travail sur Madame Bovary, et rien de plus* », l'essai de Ronell, écrit alors que le gouvernement des États-Unis menait dans les quartiers pauvres de ses grandes villes une guerre contre la drogue, procédant, sous prétexte de protéger le sujet contre une atteinte que les drogues sont censées porter à sa liberté et à son autonomie, à des arrestations violentes, souvent arbitraires, veut suspendre un jugement sur les drogues prononcé trop facilement par la voix coupable de notre mauvaise conscience et ne pas se soumettre à l'autorité trop stricte d'un cadre théorique particulier, trop simple — mais qui, par sa simplicité même, pourrait apporter quelques certitudes. Il n'y a pas, pour

Ronell, du moins pas encore, une voie d'accès sûre et unique à la vaste, et jeune, problématique de la drogue. « [...] *il est trop tôt*, écrit-elle, *pour dire que l'on a pleinement compris comment conduire l'étude de l'addiction, et en particulier, comment une telle étude pourrait se pencher sur les drogues. Comprendre comme indiqué ci-dessus reviendrait à cesser de lire, à fermer le livre, en quelque sorte, voire à s'en faire une arme au service de l'accusation.* » Reprenant une idée de Nietzsche, qui lie l'histoire des narcotiques à l'histoire de notre culture malade, de notre « *soi-disant haute culture* », Ronell met l'addiction en question et, avec un accent heideggerien, la nature de « *l'être-sous-drogue* », appellation qui laisse présager l'analyse singulière que propose l'auteure d'un passage important de *Être et Temps*, ce passage fondamental pour l'analyse de l'être chez Heidegger où le philosophe décrit la *totalité primordiale de l'être du Dasein* comme souci, structure élémentaire sur laquelle se fondent la volonté, l'envie, le penchant, l'appétit, et dont l'angoisse constitue la manifestation *concrète, primordiale*. C'est ainsi que, dans un tour de force herméneutique, car jamais Heidegger ne pose la question de la drogue ou, s'il le fait, il désapprouve la dépendance comme un *inauthentique* mode *d'être-au-monde* du *Dasein*, Ronell en vient à considérer l'addiction comme une des possibilités fondamentales d'être du *Dasein*, c'est-à-dire que la « *structure de l'addiction, et même de la drogaddiction en particulier* » se trouve dans l'être dès avant l'invention de toute drogue chimique, de toute prothèse artificielle, de tout supplément : ce n'est pas la dose ou la substance qui créent la dépendance, mais celle-ci relève plutôt d'une dimension plus nécessaire de l'être, d'une pulsion beaucoup plus impérative. C'est ce que Flaubert, selon Ronell, découvre et donne à voir dans *Madame Bovary*.

LA PERTE OU L'EFFACEMENT DU SUJET

Dans une analyse substantiellement orientée par la psychanalyse freudienne, Ronell trouve l'origine de la « *structure addictive* » d'Emma dans « *le maternel toxique* », dans l'invasion d'un corps étranger qui la dévore, qu'elle n'arrive pas, elle, à assimiler,

parce que, ce corps, en même temps qu'il lui soutire toute sa vitalité, lui procure son aliment essentiel, et ce corps vampirique est formé, lui, de deux corps morts, celui de la mère et celui du frère. Emma exècre la maternité, elle est prise de nausées à la vue de sa fille. Flaubert, paraît-il, adorait sa mère. Ronell voit en elle « *le lieu de la dépendance à l'écriture* » chez Flaubert, comme la mère marquerait la dépendance d'Emma au rêve, effet d'un deuil inaccompli qui détruit lentement le père et qui inaugure, chez sa fille, le circuit interminable de la mélancolie et de la recherche de la plénitude. La présence de la mère peut certes être envahissante, surtout chez les écrivains, mais faut-il y voir l'origine, particulièrement dans un roman qui ne me semble pas tant mettre l'accent sur la figure de la mère que sur la situation de la femme dans une société bourgeoise, d'un dégoût pour le monde qui incite Emma, et l'écrivain, à s'en détourner et, finalement, à se suicider ? Car il ne faut pas, non plus, négliger le père. Le point de non-retour, celui à partir duquel elle s'engagera à corps perdu dans l'adultère, celui qui marquera pour elle le début d'une fatale succession de désillusions, se trouve pour Emma, selon Ronell — et d'après Baudelaire, premier digne lecteur de Flaubert —, dans l'échec de Charles à guérir Hippolyte de son pied-bot, épisode où, souligne Ronell, Flaubert a injecté une « *dose autobiographique mortelle* » qui incluait, entre autres, la mort du père à la suite des complications engendrées par une opération ratée à la jambe et exécutée par le frère de Flaubert. Tout, alors, est investi dans la jambe postiche, dans le recherche du supplément phallique : la fuite d'un réel perpétuellement décevant, toujours insuffisant.

Ne pas cesser de lire. C'est un brillant rapprochement, quoiqu'il ne soit pas nouveau, auquel procède Ronell entre la drogue et la littérature. Toutes deux sont marchandes d'illusions et toutes deux, à cause du danger qu'elles représentent, sont l'objet d'une grande méfiance de la part de l'esprit rationnel. La littérature est un dangereux supplément au réel qui isole celui qui la consomme : Emma Bovary, pauvre femme oisive, Flaubert l'écrivain, le junkie, sont autant de figures d'une

marginalité qui ne participe pas à l'économie globale d'une société, que celle-ci répugne à reconnaître comme différences et en lesquelles elle voit le symptôme d'un narcissisme qu'elle déteste et rejette parce qu'elle ne se le reconnaît pas : « *ils vomissent tous les signes du narcissisme des femmes* », dit Emma. Ce qui fait le succès d'Homais, le pharmacien, la perte d'Emma, comme celle de

drogues comme « *objets-fantômes d'un investissement libidinal considérable* », flou conceptuel qui lui permet d'étendre la portée sémantique du mot *drogue* à la littérature, si considérable qu'il pourrait bien en être des drogues comme de *l'être vital* du sujet. Ce qui, pour Ronell, est la raison d'une saine indécision et de l'urgente nécessité de l'élaboration d'une « *éthique de la décision* ». Nous

époque. Est décelable chez l'auteure, nietzschéenne, une volonté de situer sa réflexion *par-delà le bien et le mal*, d'interroger des objets (la drogue, l'idiotie) qui ont une valeur ambiguë, d'inciter le lecteur à suspendre son jugement moral. Qui saurait condamner sans appel Emma Bovary ? La suspension, ou *l'épochè*, est la méthode privilégiée par Ronell dans son essai, mais, contrairement à Husserl, tout — ou presque : seule la décision de l'urgence d'une décision semble être prise — demeure en suspens. L'auteure veut situer son essai au-delà d'une époque trop bien circonscrite, close sur elle-même — *accrochée* au principe de l'hétérochronicité, elle fait dialoguer son *alter ego* fictif et futuriste avec Heidegger dans un décor post-apocalyptique, organise, dans un dernier chapitre décevant et artificiel où la volonté d'innover semble prendre le pas sur l'intelligence du propos, des rencontres entre Marguerite Duras et Marguerite Faust dans un café, entre Heidegger, Freud, Jünger, Derrida et bien d'autres dans un thanatorium —, au-delà de tout discours, littéraire, philosophique, psychanalytique, juridique, dans un mélange des genres et des temps, presque dans une autre dimension, pour tenter de créer un nouveau langage — le nôtre, c'est bien connu, est insuffisant et problématique —, un nouveau moyen de communication (Ronell s'adresse à un endroit au « *télélecteur* »), une nouvelle façon d'interpeller le lecteur, ce à quoi réussissent beaucoup mieux, à mon sens, le riche contenu de son essai et la force de son discours que les quelques curiosités formelles qu'en bonne derridienne elle dissemine à quelques endroits du texte. Sans pouvoir et sans vouloir la résumer, je dirai seulement qu'Avital Ronell, impérativement, s'adresse à notre médiocrité, à cette molle part de nous-mêmes qui s'endort devant le réel, qui ne parvient même pas à vomir l'injustice qui est sa substance. D'où une évidente affection pour Emma Bovary. Pour les mots.

... Avital Ronell, impérativement, s'adresse à notre médiocrité, à cette molle part de nous-mêmes qui s'endort devant le réel, qui ne parvient même pas à vomir l'injustice qui est sa substance.

Charles, drogué à sa femme, celle de Flaubert comme celle de Baudelaire, c'est l'institution : quand Emma est condamnée pour son goût des belles choses, des romans et des sentiments absolus, Homais jouit tranquillement de sa situation de vendeur de drogues légales et chacun se précipite à la pharmacie du coin, au *drugstore* le plus près, au moins mensuellement, afin d'y réclamer sa dose de produits chimiques médicamenteux pour lesquels il a une ordonnance. Flaubert, à travers le succès du pharmacien Homais pose, selon Ronell, la « question critique », reprenant la sentence de Nietzsche citée plus haut, de « *la possibilité d'une culture dépouillée de tout hallucinogène* », de l'existence d'une « *culture sans culture de la drogue* ». Le recours à la drogue est-il donc inévitable ? Gardons-nous d'en juger. Dans une tentative à la fois de conserver le soi et de le perdre, la consommation de drogues, et de livres, participe d'une lutte entre pulsion de mort et pulsion de vie — Ronell parle d'une « *jouissance destructrice* » — qui rend incertaine, si ce n'est complètement caduque, la distinction maintenue par Lacan entre *besoin* et *désir*. Baudelaire aurait-il survécu sans poésie ? Ronell définit provisoirement les

possédons selon Heidegger, et Ronell est très *heideggérienne* sur ce point, une responsabilité innée du seul fait que nous soyons, un jour indéterminé, nés. Et, Ronell martelant l'incertitude, il n'y a aucun savoir qui nous permette de déterminer quelles sont les conséquences de la dépendance sur la responsabilité, l'autonomie, la liberté.

ÉPOCHÈ CONCRÈTE

Dire d'Avital Ronell qu'elle sait toujours choisir le sujet de ses réflexions parmi les objets les plus inusités et qu'elle cherche à renouveler la pratique de la philosophie tient presque, désormais, du lieu commun. « *Nous ne voyons plus [aujourd'hui] en la philosophie, écrite, les possibilités ultimes de connaître les limites de l'expérience humaine* », celle-ci étant plutôt associée, pour elle, puisque nous ne sommes plus à l'ère des certitudes ni même des radicales remises en question qui impliquent elles aussi, mais négativement, la recherche et l'espoir d'une *grande vérité*, à l'urgence d'un questionnement : l'apathie chronique et le cynisme généralisé ne peuvent pas mettre le sujet, la conscience philosophique, à l'abri d'une certaine connaissance des objets de son

1. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 400.
2. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 49.